

KHALED KHALIFA

Pas de couteaux  
dans les cuisines  
de cette ville

*roman traduit de l'arabe (Syrie) par Rania Samara*

Sinbad/ACTES SUD  
L'ORIENT DES LIVRES



# I

## LES CHAMPS DE LAITUES

Sur le chemin de la maison, je me répétais qu'à seulement soixante-cinq ans, ma mère était morte trop jeune. Je me réjouissais secrètement, me disant qu'elle avait probablement eu dix années de sursis, elle qui se plaignait sans cesse de manquer d'oxygène. Mon oncle Nizar me raconta qu'un jour, en se réveillant, elle se mit à écrire une longue lettre à quelqu'un, peut-être un ancien amant ou encore une vieille amie avec laquelle elle aimait évoquer une époque révolue et qui n'intéressait plus personne.

Au cours des dernières années, ma mère s'était quasiment installée dans le passé. Elle refusait de croire que le Président était mort comme n'importe qui d'autre, et cela malgré les obsèques grandioses et le deuil national dont nous fûmes les témoins. La télévision avait diffusé en boucle ses photos et ses discours, interviewé des centaines de personnes qui évoquaient ses bienfaits et énuméraient ses titres avec vénération. Les yeux remplis de larmes, elles recensaient les largesses du père de la patrie, du leader des temps de guerre et de paix, du guide des Arabes, du meilleur des athlètes, du plus juste des juges et du plus grand des architectes. Certaines

semblaient frustrées de ne pas pouvoir lui donner le nom de “dieu suprême”.

Ma mère disait : “La dureté et l’oppression ne meurent jamais” puis elle ajoutait : “Le sang des victimes ne fait pas mourir le tyran, c’est une porte entrebâillée qui se referme petit à petit jusqu’à étrangler l’assassin.” Elle choisissait soigneusement ses mots pour raconter ses histoires favorites, elle évoquait avec enthousiasme les robes et les parfums de ses amies militantes qu’elle décrivait comme des fleurs de cotonnier éclatantes de blancheur à l’heure du couchant. Elle s’abandonnait à chanter les louanges d’un passé resplendissant, comme pour prendre sa revanche sur sa triste vie. Elle racontait le soleil et les effluves de la terre d’antan après la première pluie, elle affirmait que tout avait changé et que nous étions malchanceux de ne pas avoir connu cette belle époque où la laitue romaine était plus tendre et les femmes plus féminines.

Après de longues heures d’assoupissement, ma mère se leva pour s’asseoir à la table branlante, à côté de Nizar, qui grommelait comme une mouche sourde. Elle lut quelques lignes d’une lettre adressée à un certain “Cher ami” dans laquelle elle disait qu’elle ne croyait plus en sa promesse d’un tango sur le pont d’un navire en croisière. Elle avait abandonné le style sibyllin de ses anciennes missives pour écrire, dans un style direct, qu’elle n’accordait aucune confiance aux hommes qui dégageaient une odeur de rat en décomposition. Elle ne craignait plus de voir son courrier tomber entre les mains d’un contrôleur du bureau de poste et déclarait, dans un dernier sursaut de courage, que désormais tout

lui était indifférent. Sûre de ne jamais avoir commis de péché, elle affirmait vouloir aller vers la mort avec une énergie digne des grands rêves qu'elle s'était forgés.

Nous ne prêtions plus aucune attention à la pile de lettres poussiéreuses qui s'entassaient sur la table, écrites à l'encre de Chine, sur du papier ligné qui sentait la cannelle. Durant vingt ans, elle se l'était procuré à la papeterie de mon oncle Abdelmounem, à l'entrée du souk Bab al-Nasr. Habitué à ses visites, il n'évoquait plus avec elle les souvenirs du *beau tramway*. C'était le surnom qu'ils donnaient à leur enfance difficile et à leurs relations compliquées. Il lui tendait une rame de papier blanc et lui rendait son argent avant de reprendre sa place derrière son comptoir, le regard rivé sur la photo de famille aux couleurs pâlies. L'oncle n'avait d'yeux que pour son fils Yahya, au centre de la photo, les cheveux gominés et le sourire aux lèvres. Ses deux frères, Hassan et Hussein, l'entouraient de leurs bras forts et assurés, comme une preuve irréfutable de la solidarité entre les descendants de la famille.

Les derniers mois avant la mort de ma mère, Nizar était devenu familier de nos soirées. Assis sur une vieille chaise branlante, il prêtait l'oreille au délire de sa sœur lorsqu'elle sortait de sa léthargie pour lui raconter ses élucubrations, avec un air pourtant lucide, comme si elle visionnait un film invisible pour tous les autres. Elle parlait des fantômes qui pourchassaient mon frère Rachid, elle interrogeait Nizar sur la situation du pays, tout en évoquant pêle-mêle le prix des légumes du marché et les souvenirs de notre père dans cette vieille maison près de la gare de Midân Ikbès. Elle ajoutait

avec amertume avoir préparé du café pour Helena et lui avoir appris à faire la confiture d'abricots.

Pour ceux qui ne les connaissaient pas, ils avaient l'air de gens normaux, un frère et une sœur, décidés à passer leur vieillesse côte à côte, bavardant, grignotant des pépins de pastèque grillés, réglant son compte au passé de leur famille qui s'agrippait encore à leurs basques. Ils passaient en revue certains de leurs anciens amis avant de se rappeler qu'ils étaient morts ou partis depuis longtemps. Puis ils se taisaient après avoir conclu que leur merveilleux passé ne leur avait apporté que du malheur.

Durant les derniers jours de ma mère, Rachid était porté disparu. Son absence était insupportable à ma mère, elle pensait à lui dans ses moments de lucidité comme dans ses moments de délire, elle affirmait qu'il n'était pas mort, qu'il allait revenir. Je me taisais, incapable d'inventer de nouveaux scénarios pour justifier son absence. Je me disais qu'elle s'était toujours bercée d'illusions et qu'il ne fallait pas la berner davantage avec des histoires montées de toutes pièces à propos de mon frère. J'étais désolé à l'idée que Rachid ne puisse faire ses adieux à notre mère et partager nos larmes. Sa présence à mes côtés m'avait manqué lors de la réception des condoléances, à la porte de la salle que mon oncle Nizar avait louée pour nous éviter la gêne de voir les gens entrer dans notre maison et, d'un seul coup d'œil, capter le malaise qui traversait notre famille.

Avant d'éclater en sanglots, mon oncle Nizar me dit d'aller à la recherche de ma sœur Sawsan et de la ramener coûte que coûte. Sa voix sévère ressemblait à celle de ma mère quand celle-ci nous apprit par exemple que notre

père nous avait abandonnés, qu'il était parti pour New York avec Helena, une Américaine de trente ans son aînée. Elle avait ajouté qu'il n'était pas mort, mais qu'il ne fallait plus attendre son retour. Ayant ensuite étalé sous nos yeux un coupon de laine anglaise, trois aigles empaillés, quelques chemises rayées, des pantalons usés, les décorations et des casquettes du temps où il était employé des chemins de fer, elle nous avait invités à nous partager l'héritage paternel, avant de quitter la pièce en claquant la porte derrière elle. Puis nous avons entendu s'élever ses sanglots, qui laissaient présager une grande catastrophe.

J'eus le temps de feuilleter l'album de photos de ma mère, relié avec du parchemin qui avait gardé ses couleurs et son doux toucher. C'était le seul objet dans notre maison resté intact. J'étais content de revoir les clichés de ma sœur Souad, dont nous n'avons jamais compris les crises nocturnes et le teint blafard lorsqu'elle se réveillait en criant comme un chacal solitaire.

Le délire perpétuel de Souad quelques semaines avant sa mort nous avait obligés à affronter notre destin, et la photo de famille accrochée au mur du salon était devenue pour nous comme un grossier mensonge. Un père qui nous avait abandonnés pour partir avec une archéologue à qui ma mère avait appris à préparer la confiture d'abricots, et une sœur moribonde qui délirait sans cesse et avait des difficultés à respirer. Ma mère l'avait toujours considérée comme un sujet honteux qu'il fallait dissimuler aux autres.

J'allais sur mes dix ans et j'ignorais tout de la mort et de la honte. Un jour, Sawsan secoua Souad par les

épaules, comme elle le faisait souvent quand elles se disputaient, mais, cette fois, Souad resta inerte. Ma mère attendit l'aube pour l'envelopper dans une vieille couverture et la porter au cimetière, aidée de Narimane, son amie de toujours, et de mon oncle Nizar. Le soir, elle nous annonça que Souad ne reviendrait plus, que la mort signifiait le départ éternel. Mais elle ne fit aucune allusion au sentiment d'avoir enterré sa honte de ses propres mains.

Je refusais de croire au départ de notre sœur. J'insistais auprès de Sawsan pour partir à sa recherche. Elle était peut-être cachée dans les champs de laitues romaines, comme à son habitude, ou près des rails, en train de transformer les clous en épées pour les agiter devant des voyageurs imaginaires.

En passant près de chez nous, le train sifflait. Souad ouvrait la porte et s'élançait dehors pour regarder passer les wagons et les compter, puis elle rentrait, nous racontait avec enthousiasme que le conducteur avait pris son essor et s'était envolé, elle jurait ses grands dieux avoir vu lui pousser des ailes. Nous faisons semblant de la croire et nous imaginions le train qui, après le tournant, prenait son envol au-dessus des champs. À la question "Où est-ce qu'il atterrit au bout du compte?", elle répondait qu'il continuait à voler dans le ciel jusqu'à la mort, puis elle montrait son corps chétif et terminait gaiement : "Exactement comme moi!"

Nous étions arrivés au cimetière en traversant les champs de laitues et nous avons demandé au gardien où se trouvait la demeure de Souad. Il désigna du doigt un petit monticule. Sawsan se mit à frapper la terre avec

ses poings avant de s'écrouler en larmes. Nous rebrous-sâmes chemin sous la pluie, et je n'eus aucun scrupule pour affirmer à Rachid que Souad nous détestait, qu'elle ne reviendrait plus jamais parce qu'il lui avait repris son train en bois, et Sawsan abonda malicieusement dans mon sens. Durant la nuit, je vis Souad en rêve : elle conduisait un train interminable qui transportait une cargaison d'oiseaux sans ailes, aux longs becs, qui chantaient pour elle. Elle avait de longs cheveux blancs et suivait du regard en souriant un ange invisible qui passait devant elle.

Quand je racontai ce rêve à Sawsan, ainsi que la vision répétée de Souad avec de longs cheveux blancs, elle se mit à rire et me conduisit encore une fois au cimetière avec un bouquet de fleurs sauvages. Nous demeurâmes longtemps debout près de la stèle qui ne portait aucune inscription. J'écoutais Sawsan affirmer, avec beaucoup de sérieux et avec force explications, qu'ici, Souad ne pouvait ni rire ni respirer, et qu'elle était dévorée par les vers.

Des années plus tard, attablé avec elle au bar L'Express, je lui rappelai ses mots, ajoutant que la mort n'était pas la disparition d'un être cher, mais l'accomplissement des souvenirs. Elle acquiesça en hochant la tête, avant de me demander si je voyais encore Souad en rêve. Je mentis en lui répondant que je la voyais chaque nuit. Elle baissa la tête tristement, me prit la main en disant que trente années étaient bien suffisantes pour oublier. Soudain, je me rendis compte qu'elle empruntait les mots mêmes de notre mère ainsi que ses gestes affectés et lents. J'étais attristé de voir que Sawsan commençait à ressembler à

notre mère, et j'étais sur le point de lui demander quelle impression cela lui faisait de s'identifier autant à une femme qu'elle détestait.

Après la mort de Souad, Rachid et moi avons pris l'habitude de prendre nos couvertures et de nous réfugier auprès de Sawsan dans son lit pour échapper au fantôme de notre sœur disparue. Avec de nombreux détails et des comparaisons empruntées au vocabulaire de la musique, Rachid affirmait que son fantôme errait chaque nuit autour de notre fenêtre. Tous les trois, nous avions l'air de fuir le sort inéluctable qui nous attendait à la tombée de la nuit et qui plongeait la maison dans un profond silence. Sawsan nous faisait taire, nous nous collions contre son corps chaud, elle nous prenait dans ses bras comme si, à notre tour, nous l'aidions à chasser sa propre peur.

Je ne sus pas pourquoi mes pas me conduisirent, vingt ans plus tard, sur la tombe de Souad pour déposer des fleurs et des branches d'olivier cueillies dans le jardin de la maison. Je m'assis près de sa petite tombe pendant des heures en sanglotant. C'était la première fois que je pleurais sa disparition, contrairement à Rachid, qui avait passé une semaine entière à la pleurer avant d'essuyer ses larmes dans l'attente de son retour pour partager ses jeux. Les sanglots me libérèrent de mes rêves, qui étaient plutôt des cauchemars insupportables, dans lesquels Souad m'apparaissait comme une femme outrageusement maquillée, ressemblant aux amies de Sawsan, non à la petite fille qu'elle était et qui me demandait si les morts grandissaient. Je cherchai le gardien du cimetière pour lui recommander encore une

fois de s'occuper de sa tombe. Il me répondit froidement que le cimetière serait bientôt transféré hors de la ville et que les restes de Souad avaient été remis à Rachid par un procès-verbal en bonne et due forme. Je fus horrifié d'avoir pleuré sur un tas de terre et je m'empressai d'informer ma mère que les restes de Souad habitaient de nouveau avec nous. Elle fut surprise de savoir que je me souvenais encore de Souad mais ne fit aucune remarque à propos du retour à la maison de l'objet de son ancienne honte. Elle se contenta de me regarder comme un étranger qui portait sur la joue une cicatrice causée par une lame acérée et dont les vêtements dégageaient une odeur âcre de transpiration, une odeur qui ne ressemblait en rien à celle de l'enfant qu'elle tenait fermement par la main et à qui elle indiquait l'itinéraire précis qu'il devait emprunter pour rentrer à la maison, expliquant que des hommes aux grosses moustaches guettaient les enfants frais comme des feuilles de laitue romaine pour les violer dans les vergers de cerisiers.

Elle se présenta au directeur de l'école comme une collègue et lui expliqua brièvement que notre père avait émigré aux États-Unis et que nous allions le rejoindre dans quelques années. Les regards indiscrets du directeur lui rappelèrent qu'elle était une femme délaissée, sur laquelle les hommes jetaient facilement leur dévolu.

Elle sirota lentement son café pour se donner une contenance avant de glisser au directeur, avec une intonation hautaine, qu'elle avait été auparavant une enseignante et qu'elle avait réussi à gagner le respect de ses élèves en essayant de leur inculquer l'art de l'introspection. Elle termina en disant qu'elle était revenue à Alep,

sa ville adorée, dans l'intérêt de ses enfants, puis, avec des phrases bourrées de contradictions, elle fit l'éloge des campagnards et les insulta en même temps. En remarquant que le directeur avait l'air de compatir avec elle, elle ajouta que les regards des soldats récemment arrivés à Alep ne lui inspiraient aucune confiance. Il crut bon d'abonder dans son sens en affirmant que la saveur des jours à venir ressemblait plutôt à celle des navets. Il salua cérémonieusement le jeune élève que j'étais, qui portait un tablier propre fleurant la citronnelle et une pochette brodée, qui avait les ongles bien taillés et les cheveux laqués avec une décoction au henné.

Le directeur la raccompagna avec déférence, en hochant la tête et en répétant qu'il était difficile de vivre sans une presse libre. Il lui suggéra de rechercher les anciens numéros du journal du soir *Al-Bayrak* pour y lire ses articles qui appelaient à la séparation de la religion et de l'État.

Le directeur me conduisit en personne à ma classe à travers le long couloir de l'école, construite par un architecte français pour servir d'abord de sanatorium. Les murs étaient hauts et les salles vastes, les fenêtres donnaient sur la cour, où les rosiers rayonnaient sous le soleil printanier.

Mon premier instituteur m'accueillit gentiment après que le directeur lui eut chuchoté à l'oreille quelques mots. Il me fit asseoir au premier rang, à côté d'un petit garçon qui me ressemblait. Je lui tendis la main et nous devînmes amis. Il s'appelait Jaber et habitait tout près de chez nous. À la première récréation, je lui parlai de ma famille avant de l'emmener à la maison et de partager

avec lui mes jouets. Nous nous étions juré une amitié éternelle au cours d'une cérémonie où nous avons mêlé nos sangs sous le regard amusé de Sawsan. Nous étions devenus inséparables et nous passions beaucoup de temps dans ma chambre, tout en prêtant une oreille attentive à Rachid, qui jouait notre musique favorite.

Je n'obéissais plus aux recommandations de ma mère, j'empruntais allègrement les chemins de terre battue et je ne craignais plus les étrangers bizarres. J'errais avec Jaber dans les ruelles étroites, nous ramassions les fleurs de coton tombées des égreneuses à 'Ayn al-Tall. Nous déro-bions des tuyaux en cuivre, nous fouillions les décharges publiques à la recherche de bouteilles vides pour les échanger au souk du dimanche contre quelques sous qui nous permettaient de passer l'après-midi au cinéma Opéra à regarder des mélodrames égyptiens et indiens où les héros étaient des amoureux pauvres et misérables mais qui triomphaient toujours à la fin du film.

Je glissais par terre près de Jaber pour profiter de la fraîcheur du sol dans l'attente de voir apparaître ma star adorée, Najla' Fathi, déambuler dans des robes courtes qui mettaient en valeur sa belle silhouette. Je confiais à mon ami que lorsque je serais grand, je partirais pour l'Égypte à la recherche de ma vedette favorite et je lui transmettrais son bonjour. Il me donnait un coup de coude pour me faire taire. Je le regardais et constatais qu'il était en larmes, invectivant contre le réalisateur, qui avait achevé son film sans nous dire comment les mauvais seraient châtiés ni comment nos héros vivraient l'ivresse de l'amour. Nous essayions de prolonger la séance à notre façon, en engloutissant sur le chemin

du retour un sandwich de falafel de chez Arax, tout en traversant la rue Sleimaniyé, dont les échoppes dégageaient des relents d'alcool et de pastrami. J'essayais de convaincre Jaber d'attendre avec moi le dernier tramway du soir, mais il partait seul en maudissant les trains. Je posais de grands clous sur les rails, j'attendais le passage du tramway de sept heures pour que les roues métalliques les aplatissent. Jaber y faisait des trous à la boutique de son oncle tourneur sur métaux, et nous les portions fièrement autour du cou pour nous donner des airs de voyous.

Ma mère regardait fixement les “épées” suspendues à mon cou, mes vêtements crasseux et mes ongles noirs qui me donnaient l'air d'un petit mendiant. Je lisais dans ses yeux la peur de la déchéance qui guettait notre famille et sa détermination à nous protéger coûte que coûte contre le vacarme de la rue et contre les hommes qui empestaient les pickles de navet. Le silence ne durait jamais longtemps, troublé sans cesse par le boucan que faisaient les frères du camarade Fawaz, et par le bêlement de leurs brebis et de leurs chèvres. Ils avaient construit un grand poulailler, avant de répartir entre eux les nombreuses pièces de la maison d'à côté. Les femmes passaient la moitié de la journée à frirer des aubergines et à essuyer la morve de leurs gosses, qui semblaient ravis de battre le sol du pied, rappelant au chef de famille, le camarade Fawaz, qu'ils glorifiaient le leader autant que lui. Le soir, ils chantaient en chœur les hymnes du parti au milieu des clameurs révolutionnaires enflammées. Ils ne se contentaient pas de chanter, ils haussaient le son du magnétophone qui diffusait en

boucle les discours du Président et ils l'ovationnaient à tue-tête, laissant ma mère d'autant plus abattue et désespérée que ses vieilles amies avaient toutes adhéré au parti. Elles avaient appris par cœur les hymnes qui le célébraient et pris l'habitude de calligraphier sur leurs cahiers des citations du Président. Et puis un jour, elle remarqua que celles-ci avaient l'air de pingouins dans leurs vêtements identiques qui sentaient le parfum bon marché. Elle se replia sur elle-même, tissant un monde imaginaire où les voix de ses anciennes amies qui manifestaient dans la rue se mêlaient à de lointains souvenirs. Elle voulait se convaincre qu'une vie parallèle n'était pas désagréable et qu'il n'était pas absolument nécessaire de fréquenter ses ennemis.

Elle me regardait tristement, je ressemblais trop aux gosses du voisinage, avec mes vêtements poussiéreux et mes cheveux ternes. Elle me traînait dans la salle de bains et me frottait vigoureusement, me massait les mains avec une pommade à base de graines de coton dont l'odeur me rappelait celle des rats pris dans un piège.

Nous aimions notre nouvelle maison construite en pierres blanches et qui portait au-dessus de la porte un verset du Coran calligraphié et gravé. Ma mère avait accepté la suggestion du maçon de l'inscrire sur le linteau de la porte d'entrée. Elle ne laissa rien au hasard, acheta au souk du dimanche de vieux lits en cuivre de style français dont elle répara elle-même les pieds, fit briller les moulures avant de les disposer dans nos chambres en gardant le grand lit pour elle. Elle s'y tournait et retournait toute la nuit, solitaire, en se remémorant des moments de son mariage avec mon

père et le départ de ce dernier, qu'elle vivait comme un mélodrame. Elle constata par elle-même la cruauté dont parlait mon père avant son départ avec Helena lorsqu'elle devint une femme abandonnée, dans un pays où le parti au pouvoir avait confisqué toutes les libertés, interdisant les journaux, neutralisant le Parlement, imposant une nouvelle Constitution qui accordait au Président adoré des pouvoirs illimités. Celui-ci, tout de suite après le coup d'État, s'était hâté d'arrêter ses anciens compagnons – dont Noureddine Atassi, l'ancien président de la République – et les avait laissés croupir en prison jusqu'à leur mort, de longues années plus tard.

Une nuit, mon père rentra tard, complètement ivre, il mit la pièce sens dessus dessous, cassant tout sur son passage, s'en prenant même à la photo de famille qui trônait à la place d'honneur sur le mur. Il ne prêta aucune attention à notre frayeur d'avoir été réveillés en sursaut. Il se plaignait de l'étau qui lui serrait le cou, déversant sa colère sur la gare, sur le parti et ses indics. Le café corsé que ma mère lui prépara ne réussit pas à le calmer. Elle le traîna dans la cour pour lui faire prendre l'air frais, elle lui massa délicatement les mains, sachant qu'il allait passer sa colère sur tout ce qui l'entourait, insulter Dieu comme d'habitude pour l'avoir relégué dans une gare presque désaffectée, entouré d'employés stupides.

Il se calma enfin à l'aube, recroquevillé dans le giron de ma mère. Elle le coucha dans le lit comme un enfant et, en entendant ses ronflements s'élever, elle comprit enfin que tout était rentré dans l'ordre et que nous n'avions plus rien à craindre. Depuis ce jour, elle